

LA VOIE À SUIVRE

N° 364
KEDOCHIM
28 NISSAN 5765 • 07.05.05

בס"ד

Publication

HEVRAT PINTO

Sous l'égide de

Rabbi David Hanania Pinto שליט"א

11, rue du plateau - 75019 PARIS

Tel: 01 42 08 25 40 • Fax 01 42 08 50 85

www.hevratpinto.org

Responsable de publication Hanania Soussan

«SOYEZ SAINTS», DANS LA JOIE ET LA DROITURE

(par Rabbi David Hanania Pinto שליט"א)

Dans notre parachah, il est dit (Vayikra 19, 2) : «Soyez saints, car Je suis saint, Moi Hachem votre Dieu». Rachi rapporte au nom des Sages (Sifra ibid.) : ««Soyez saints», séparez-vous de la débauche et de la faute.» Mais il faut demander : Comment en vérité l'homme peut-il s'élever et arriver à pouvoir entrer dans le cadre de la sainteté ? Et s'il se sanctifie en s'écartant de la débauche, et se sanctifie également dans ce qui lui est permis, comme l'ont dit les Sages (Yébamot 20a), comment saura-t-il et quand sentira-t-il qu'il a déjà atteint le niveau d'un homme saint ?

Nous allons tenter de l'expliquer. Quand l'homme veut accomplir une mitsva quelle qu'elle soit, il rencontre sur son chemin des obstacles provenant de ses instincts, qui le poussent à ne pas accomplir la mitsva, comme l'ont dit les Sages (Kidouchin 30b) : «Le mauvais penchant de l'homme s'oppose à lui tous les jours et cherche à le tuer, etc.» Mais quand il domine ses instincts et accomplit la mitsva malgré les obstacles, il ressent dans son cœur un bonheur et une joie de l'avoir fait, et alors éclate en lui un soupir de satisfaction et de joie, comme s'il avait trouvé un grand butin.

Par conséquent, il me semble que cette joie qui éclate dans le cœur de l'homme, c'est elle la preuve qu'il est saint. En effet, parce qu'il a fait la volonté du Créateur et s'est attaché à Lui en accomplissant Ses mitsvot, il a mérité de se sanctifier et de pouvoir être appelé un homme saint.

Cette idée se trouve en allusion dans le verset «Soyez saints car Je suis saint». Cela signifie que quand vous accomplirez la Torah et les mitsvot, et que cela vous donnera une grande et immense joie qui jaillira de votre cœur, vous saurez que vous êtes saints et que vous vous êtes attachés à Moi, «car Je suis saint». La satisfaction que vous ressentez dans l'observance d'une mitsva, c'est elle qui sanctifie votre corps au point que la joie éclate. Or on sait déjà que tout le but du service de Hachem doit être la joie et le contentement, pour atteindre par là la sainteté. Toute la remontrance qui est adressée au peuple d'Israël, c'est «parce que vous n'avez pas servi Hachem votre Dieu dans la joie et le contentement» (Devarim 28, 47).

Si quelqu'un demande : «Comment en vérité puis-je atteindre la sainteté ? Comment est-ce que je pourrai ressentir une satisfaction dans le

service de Hachem, au point que je saurai que je suis effectivement saint ?» La réponse est qu'en ce qui concerne la débauche, il y a l'acte et il y a aussi la pensée et l'imagination. Par conséquent, quand l'homme efface de son cœur jusqu'aux imaginations pernicieuses de débauche, qu'il les brise et qu'il s'en repent totalement, il sentira en son cœur satisfaction, joie et bonheur. Et c'est justement ainsi, là où il pourrait y avoir ces actes ou ces pensées ou imaginations pernicieuses, que la sainteté viendra remplir son cœur.

Mais il faut savoir que tout le rapprochement de Dieu vers la sainteté doit venir de l'homme. C'est lui qui doit ouvrir un passage pour se rapprocher de Hachem, alors le Saint béni soit-Il l'aide également à devenir saint, tout cela uniquement là où l'on a le droit de se rapprocher. Mais si quelqu'un essaye de se rapprocher d'endroits qui ne lui sont pas destinés, qui ne sont pas faits pour lui, il risque de le payer cher.

On trouve cette idée dans la parachat A'hareï Mot : «Après la mort des deux fils d'Aharon quand ils se sont rapprochés de Dieu et sont morts.» Nadav et Avihou, les deux fils d'Aharon, voulaient eux aussi ajouter de la sainteté au peuple d'Israël, ils voulaient apporter un feu profane sur l'autel. Mais ils n'en avaient pas reçu l'ordre, c'est pourquoi ils sont morts. On apprend de là que tout homme doit savoir quand se rapprocher et quand garder ses distances, tout cela pour nous informer qu'il y a aussi un concept de «Ne vas pas chercher dans ce qui te dépasse...»

Mais si quelqu'un s'empêche de rechercher la sainteté, cela se retourne contre lui «après la mort». Après la mort, il voit comment il a éloigné la sainteté de lui-même, et cela lui cause de la honte, car le voilà assis de côté, sans Torah et sans sainteté. Les Sages ont dit à ce propos (Béréchit Raba 93, 11) : «Malheur à nous au jour du jugement, malheur à nous au jour de la réprimande.» En effet, même celui qui a appris beaucoup de Torah en ce monde mais ne s'est pas conduit avec sainteté, et qui n'a personne pour lui faire des remontrances dans le monde à venir, devra de toutes façons se faire des remontrances à lui-même quand il verra la vérité qui se révélera à ses yeux, et qu'il comprendra tout ce qu'il a perdu, car il pouvait acquérir plus et encore plus en ce monde, tout le temps qu'il était vivant.

De tout cela, l'homme doit tirer la leçon de se renforcer dans la sainteté, car elle mène à la joie, alors que celui qui n'a pas de sainteté se promène toute la journée avec un visage défait, déprimé et triste, car il est encore très loin du Roi des rois, le Saint béni soit-Il.

C'est ce qu'ont dit les Sages (Ylkout Chimoni Chemini, 5524) sur Nadav et Avihou, les fils d'Aharon. D'après une opinion, leur faute consistait en ce qu'ils ne s'étaient pas mariés, c'est pourquoi ils ont été punis par Hachem et sont morts.

Or cela demande explication. Yossef a mérité la royauté parce qu'il avait dominé ses instincts et ne leur avait pas cédé (Béréchit Raba 7, 5), au point qu'il a été appelé «le juste, fondement du monde» (Zohar I, 186a). Par conséquent, pourquoi Nadav et Avihou ont-ils été punis de ne pas s'être mariés ? Au contraire, ils auraient dû être considérés comme de grands tsadikim, puisqu'ils avaient conquis leurs instincts et brisé leurs désirs ?

Seulement, ne pas se marier est considéré comme un péché. En effet, pour que l'homme arrive à la perfection et à la sainteté, il a le devoir de s'adjoindre la femme pour qu'ils soient un seul corps, car en se mariant avec une femme, il complète à l'intérieur de lui-même le Nom de Hachem, puisque la lettre youd du mot ich («homme») et la lettre hé du mot ichah («femme») se joignent pour former le Nom Y-A-H, ce qui aide l'être humain à ressentir la sainteté dans le mariage. Mais Nadav et Avihou ne voulaient pas arriver à ce niveau de sainteté, car apparemment ils s'estimaient déjà parfaits, c'est pourquoi ils n'avaient plus rien à chercher en ce monde...

Combien il est capital et grand de travailler sur soi-même pour arriver à la sainteté ! Les initiales des mots Kedochim Tihou Ki Kadoch («Soyez saints car Je suis saint») ont la même valeur numérique que le mot Keter («couronne»). Cela signifie que lorsque l'homme se domine avec sainteté, il est considéré comme un roi avec sa couronne sur la tête, et mérite d'arriver à la perfection et à la royauté. Car un roi sans couronne sur la tête n'est pas un roi, mais s'il a sa couronne sur la tête, sa sainteté plane au-dessus de lui, et un tel homme s'appelle saint, et «juste, fondement du monde.»

DU MOUSSAR SUR LA PARACHA

«Soyez saints» (19, 2)

Il y a de nombreux moyens de répandre la lumière de la sainteté dans le monde. Certains le font par la lumière de leur Torah, par leur étude à laquelle ils consacrent toutes leurs forces et leur sang, et il y en a qui répandent la sainteté en faisant des actes de générosité.

Voici une merveilleuse histoire sur quelqu'un qui savait comment répandre la sainteté de cette façon : Il y avait un juif qui faisait partie des premiers à avoir habité la ville de Bnei Brak, et pour gagner sa vie il avait en ville une imprimerie qui lui assurait sa subsistance honorablement. A cette époque, l'imprimerie n'était pas encore tellement développée, et il n'avait pas de concurrents dans ce domaine. Ses clients arrivaient de toute la région et les affaires étaient extrêmement florissantes.

Un jour arriva un autre juif qui ouvrit une imprimerie à quelques mètres de la première. Les enfants du propriétaire de l'ancienne imprimerie furent très irrités contre l'homme qui venait leur faire cette concurrence déloyale, mais leur père se conduisait avec une modération exemplaire, et non seulement il ne se mit pas en colère comme eux, mais quand le propriétaire de la nouvelle imprimerie se présenta à son travail, il le salua chaleureusement et lui dit d'un air affable : «Vous êtes un nouvel habitant de ce quartier, vous ne savez certainement pas comment trouver des clients pour votre affaire, venez, je vais vous donner une liste de clients.»

Immédiatement il se mit à étaler devant lui une longue liste de clients qui avaient travaillé avec lui jusqu'alors, en lui disant très chaleureusement qu'il lui permettait de faire du commerce avec eux. «Et savez-vous utiliser les machines d'imprimerie ?» continua-t-il, «sinon, venez, je vous enseignerai le métier, pour que vous puissiez réaliser les commandes qui vont vous arriver...». Immédiatement après cet accueil tellement rare, il s'installa pendant longtemps avec le propriétaire de la nouvelle imprimerie et le guida au mieux dans le maniement des machines.

Les enfants de ce tsadik, surpris de cette conduite, demandèrent à leur père : «Que tu n'as pas essayé de lui nuire, on peut encore le comprendre. Mais où est-il écrit dans la Torah qu'il y a une mitsva d'aider un concurrent si généreusement ?» Il leur répondit : «Il y a une chose que vous aussi reconnaissez : la subsistance de l'homme lui vient du Ciel, et personne ne peut toucher le moins du monde à ce qui est destiné à un autre. Par conséquent, il est évident que dans tout ce que j'ai fait pour lui, je n'ai rien perdu de ce qu'on m'avait fixé au Ciel. N'est-ce pas ?»

Seulement, bien que tout le monde connaisse cette chose évidente, on ne la ressent pas concrètement. L'intelligence consiste non seulement à savoir, mais aussi à vivre en fonction. Il dit encore à ses fils : «Se fatiguer pour gagner son pain est une malédiction donnée à l'homme ; sans la faute du premier homme, nous aurions mérité de pouvoir toute notre vie étudier la Torah et servir Hachem, mais comme ce n'est pas le cas, cette malédiction nous oblige à travailler dur. Mais maintenant que j'ai cette occasion exceptionnelle de me débarrasser d'une partie de la malédiction pour pouvoir étudier davantage, comment ne le ferais-je pas avec une grande joie ?»

Cette histoire édifiante nous enseigne que pour arriver à la sainteté, point n'est besoin de jeûner ni de se mortifier : en maîtrisant ses instincts, en brisant ses mauvaises impulsions, on peut se sanctifier et se rapprocher de Hachem. Cette histoire est un exemple entre mille de la façon d'atteindre le but, mais il y en a de nombreuses autres de se sanctifier, comme nous en avons reçu l'ordre.

Papa, je t'ai apporté un bâton !

«L'homme craindra son père et sa mère et vous observerez mes Chabats» (19 3)

Jusqu'où doit aller cette crainte ? Le Rambam statue que même si son père et sa mère viennent lui déchirer son vêtement, le frappent sur la tête et lui crachent au visage, il ne leur fera pas honte mais se taira et craindra le Roi des rois qui le lui a ordonné.

On raconte sur Rabbi Davidl de Lwow que la première fois qu'il est allé à Lizensk voir Rabbi Elimélekh, il était encore un très jeune homme, et son père

s'était fâché qu'il parte sans le lui avoir dit. Lorsqu'il revint, son père voulait le battre, et ses yeux parcoururent en vain toute la maison à la recherche d'un bâton. Le petit Davidl se dépêcha de sortir chercher un bâton, puis rentra et le tendit à son père en disant : «Ne te fatigue pas à chercher, papa, voici un bâton pour me frapper !»

Aimer tous les juifs

«Tu aimeras ton prochain comme toi-même» (19, 18)

Le 'Hazon Ich zatsal écrit dans ses commentaires sur le Rambam Hilkhot Déot : La mitsva d'aimer son prochain comme soi-même s'applique aussi envers les juifs qui commettent des fautes, car eux aussi font partie du concept de «ton prochain». En effet, les Sages nous ont enseigné dans le traité Sanhédrin (52b) que même un méchant qui est passible de mort par le tribunal, on lui choisit une mort douce et sans douleur, à cause de la mitsva «tu aimeras ton prochain comme toi-même». L'enseignement selon lequel c'est une mitsva de haïr le pécheur (Pessa'him 100b) concerne uniquement celui à qui l'on a fait des remontrances comme il convient. Or la Guemara (Arakhin 16b) dit au nom de Rabbi Eliezer ben Azaria : «Cela m'étonnerait qu'il y ait quelqu'un dans cette génération qui soit capable de faire des remontrances correctement.» Par conséquent, quiconque commet une faute rentre dans la catégorie de celui à qui l'on n'a pas fait de remontrances, c'est pour quoi il est considéré comme contraint, et c'est une mitsva de l'aimer. C'est ainsi qu'a statué le Rambam dans Hilkhot Déot (6, 3) : c'est une mitsva pour tout le monde d'aimer chaque juif comme son propre corps, et il faut par conséquent respecter son honneur et veiller à son argent, de la même façon qu'on veille à son propre argent et à son propre honneur. Quiconque se réjouit de l'humiliation d'autrui n'a pas de part au monde à venir !

Il y a trois associés dans la création d'un homme

«Tu aimeras ton prochain comme toi-même, je suis Hachem» (19, 18)

Apparemment, quel rapport y a-t-il entre la fin du verset, «Je suis Hachem», et le début ? Rabbi 'Haïm Vital, le disciple du Ari, a expliqué : «Quand deux personnes s'aiment sincèrement, le Saint béni soit-Il souhaite leur proximité et fait reposer Sa Chekhinah entre eux. On en trouve une allusion dans le mot ahava («amour»), qui a la valeur numérique de treize ; lorsqu'il y a un amour réciproque, cela fait deux fois ahava, ce qui a la valeur numérique de vingt-six, qui est également la valeur numérique du Tétragramme. C'est ce qui est dit ici : «Tu aimeras ton prochain comme toi-même, Je suis Hachem», quand tu arriveras à un niveau d'amour du prochain dénué de toute arrière-pensée, tu éveilleras également chez lui un amour intègre envers toi, et le résultat de ce double amour est «Je suis Hachem», le Saint béni soit-Il fera reposer Sa Chekhinah entre vous.»

Ce n'est qu'un rappel...

«Tu ne te vengeras pas et tu ne porteras pas rancune» (19, 18)

Un évêque chrétien a demandé un jour au gaon Rabbi Yonathan Eibeschütz : Voici plus de deux mille ans que les juifs portent une haine profonde à Haman l'Agaguite et fêtent tous les ans sa chute dans la joie et l'allégresse, alors qu'il est écrit dans votre Torah : «Tu ne te vengeras pas et tu ne porteras pas rancune» ! Rabbi Yonathan répondit : Lorsque nous fêtons Pourim, ce n'est pas à cause d'une rancune haineuse contre Haman qui détestait les juifs. C'est plutôt parce que cette fête nous sert de rappel vivant de tous les «Haman» de chaque génération, et du fait que quiconque s'attaque aux juifs sera frappé comme a été frappé le premier qui s'est attaqué à Israël...

Un mérite spécial en la matière consiste à profiter des moments de sa vie pour aider l'autre et lui être utile.

Des commentaires de Torah le Chabat

«Chacun craindra sa mère et son père et vous observerez mes Chabats...» (19, 3)

On trouve écrit que si quelqu'un veut donner de la satisfaction à ses parents qui sont morts, qu'il donne un nouveau commentaire de Torah le Chabat, car dans le Gan Eden on couronne ses parents à cause de cela.

Le 'Hida dit à ce propos : C'est ce que dit le verset «Chacun craindra sa mère et son père et vous observerez mes Chabats». Tu veux honorer ton père et ta mère ? Dis un nouveau commentaire de Torah le Chabat.

Le kidouch et la havdala

«Vous serez saints pour Moi car je suis saint, moi Hachem, et Je vous séparerai des peuples pour être à Moi» (20, 26)

Un des 'hassidim vint trouver Rabbi Mordekhaï Malkhovits et lui dit : «Le seigneur du village m'aimait autrefois, et maintenant il s'est mis à me persécuter.» Le Rav répondit : «Tant que tu as détesté le seigneur, cela ne faisait rien à Hachem qu'il t'aime. Mais maintenant que tu l'as trouvé gentil et que tu t'es mis à l'aimer, il n'y a pas de choix, il faut que le seigneur te déteste. Si un juif ne sait pas faire le kidouch (se conduire avec sainteté), alors c'est le non-juif qui lui fait la havdala (qui lui fait sentir la différence entre eux).»

Cette idée peut servir à expliquer les paroles de la Haggada : «C'est elle qui nous a soutenus, nos pères et nous, car ce n'est pas une seule fois qu'on s'est levé contre nous pour nous anéantir... et le Saint béni soit-Il nous sauve de leurs mains». Qu'est-ce qui nous a soutenus, nos pères et nous ? C'est qu'à chaque génération, on s'est levé contre nous pour nous anéantir, c'est cela qui nous a soutenus en nous obligeant à rester le peuple d'Israël.

Le fils du Noda BiYéhouda, Rabbi Chemouël Landau, a dit : «Je ne les aurai ni dédaignés ni repoussés au point de les anéantir», car si je ne rendais pas les bnei Israël dédaignés ni repoussés, les non-juifs les auraient déjà anéantis.

Résumé de la parachah

Après la purification de l'impureté et de la faute énoncée dans les parachiot précédentes, la parachat Kedochim traite de la sanctification d'Israël. Il est dit «Soyez saints», il faut se sanctifier par l'entendement, «Je suis Hachem votre D.», et par la droiture sociale entre les hommes. De plus, «Je suis Hachem», on nous met en garde par les lois qui traitent des mélanges chez l'homme et le végétal, en nous annonçant le châtement de ceux qui bouleversent cet ordre naturel, par la mort ou le retranchement.

ECHET HAYIL

La merveille de la génération est venue par son mérite

Dans la famille de l'épouse du 'Hazon Ich zatsal, il y avait des gens simples, qui ne comprenaient pas sa façon de vivre, et lui en voulaient même dans leur cœur. Comment une femme jeune renonçait-elle à tous les plaisirs de la vie et consacrait-elle toutes ses forces à assurer la subsistance de son mari, le «paresseux» qui restait assis toute la journée dans le Beit HaMidrach ? Ils ne savaient pas apprécier à sa juste valeur ce merveilleux gendre que la famille avait mérité. Elle ne prêtait aucune attention à leurs propos et continua à veiller sur son époux comme sur la prune de ses yeux, en considérant la tâche de lui permettre d'étudier tranquillement comme son but dans la vie. Un grand d'Israël a dit une fois : Hillel l'Ancien partageait la pièce qu'il gagnait, il en donnait une moitié au concierge du Beit HaMidrach pour qu'il le laisse entrer, et une moitié à son épouse, pour faire marcher la maison. C'est extraordinaire, mais il est peut-être possible de trouver un homme qui se conduise en cela comme Hillel l'Ancien. Toutefois, d'où aurions-nous une rabbanit comme la femme de Hillel ?

La rabbanit Batya, l'épouse de la jeunesse du 'Hazon Ich, a fait des merveilles depuis le jour où elle l'a épousé, elle a renoncé même à la moitié de la pièce, et elle lui a donné la subsistance et tout ce qu'il lui fallait pendant tout le temps qu'il passèrent en exil.

(Peer HaDor)

LA RAISON DES MITSVOT

Etre saint par Sa sainteté

Le Maguid de Doubno commente ainsi le verset «Soyez saints car Je suis saint» : Le critère de la sainteté ne se mesure pas par rapport aux animaux, et pas non plus par rapport aux hommes qui ne valent pas mieux que des animaux, mais par rapport au Saint béni soit-Il : «Car Je suis saint». Il donne à ce propos une parabole. Quelqu'un de très riche qui habitait dans une petite ville décida de trouver un mari extraordinaire pour sa fille unique. Il parcourut le pays jusqu'à arriver à une yéchivah lointaine. Il s'adressa au Roch Yéchivah en lui disant : «Imposez-moi n'importe quelle dot, je vous donnerai tout ce que vous demanderez, mais trouvez-moi un gendre aussi extraordinaire que je le souhaite.» Le Roch Yéchivah lui répondit : «Si vous dépensez pour lui telle somme, voici un gendre pour vous qui est le meilleur de tous les élèves de la yéchivah, que ce soit par ses talents, par sa merveilleuse assiduité ou par la grâce de ses manières.» Le riche s'engagea à faire de son mieux et il emmena le jeune homme chez lui avec de grands honneurs.

Mais au bout de quelques jours, le riche s'aperçut que son gendre était paresseux dans l'étude, il ne restait au Beit HaMidrach qu'une heure ou deux tout au plus. Il en fut affecté et l'appela pour le lui reprocher. Celui-ci répondit : «Demandez donc au bedeau du Beit HaMidrach s'il y a quelqu'un d'autre de toute la ville qui ouvre un livre une fois par mois, alors que moi, malgré ma paresse, il ne se passe pas un mois ni une semaine sans que j'étudie la Torah ! J'étudie tous les jours, et même si j'oublie mon étude, je me souviendrai tout de même de beaucoup plus de choses que tous les habitants de cette ville n'en ont jamais su.

Le beau-père lui répondit : Sache, mon fils, que ce n'est pas pour cela que je t'ai pris pour gendre. Ce n'est pas pour que tu sois le meilleur dans cette ville d'ignorants que j'ai dépensé tant d'argent pour toi. Je t'ai pris d'une yéchivah de renom alors que tu étais entre des gens très élevés qui étudient tous avec assiduité, et entre tous tu étais le meilleur et le plus accompli, le plus assidu et le plus intelligent, par conséquent je ne peux pas me contenter maintenant de ce qu'en comparaison avec les gens de cette misérable ville tu sois le meilleur. Non ! Tu dois être considéré comme le meilleur en comparaison avec l'endroit d'où tu viens !

La leçon est que même si l'homme s'est sanctifié un peu, il doit se rappeler qu'en comparaison de la sainteté d'en Haut, la route est encore longue, et il y a encore beaucoup à investir.

Par ailleurs, cette exigence constitue aussi une cause d'encouragement : la tâche n'est pas si difficile, puisque «vous serez saints car Je suis saint», or «l'âme que Tu as mise en moi est pure !»

GARDE TA LANGUE

La difficulté du silence et sa récompense

Quand quelqu'un se trouve en compagnie de personnes qui tiennent des propos malveillants et s'adonnent à la calomnie, et n'a pas la possibilité de leur échapper, il lui est interdit de participer à leur conversation et de dire du Lachone HaRa, même s'il se sent mal à l'aise d'être celui de la compagnie qui se tait. Certes, ce n'est pas facile, car personne n'aime se montrer stupide ou ennuyeux en compagnie. Mais il faut se rappeler ce qu'a dit l'un de nos Sages : «Mieux vaut être appelé sot pendant toute sa vie, que de devenir méchant pendant un seul instant devant Hachem» (Edouyot ch. 5 michnah 6). En même temps, on peut se consoler à l'idée de la récompense, comme l'ont dit les Sages (Pirkei Avot ch. 5 michnah 23) : «La récompense est en fonction de la difficulté». En ce qui concerne ce genre de situation, ils ont également dit qu'à chaque instant de silence, on mérite la lumière cachée qu'aucun ange ni aucune créature ne peuvent imaginer.

HISTOIRE VÉCUE

Un serment sur les Tables de la loi

«Vous ne jurerez pas par Mon Nom pour un mensonge» (19, 20)

Notre maître Yossef 'Haïm, le Ben Ich 'Haï, a raconté (cité dans le livre Niflaïm Ma'asseikha) une histoire sur le saba Rabbi Moché 'Haïm de Bagdad, le chef des Sages à son époque, devant qui se présentèrent deux personnes, un accusateur et un accusé, dont l'un niait les paroles de l'autre. Le saba comprit dans son intelligence que celui qui niait avait l'intention de faire un faux serment. Il lui dit : «Tu crois que je vais te faire jurer sur le séfer Torah ? J'ai l'intention de te faire jurer sur les deux Tables de la loi !» Et il dit immédiatement au serviteur des dayanim d'aller se tremper dans un mikvé et de lui apporter les deux Tables de la loi.

Quand l'homme entendit cela, il eut très peur, car il ne connaissait pas l'existence d'un livre du nom de «Deux Tables de la loi» (écrit par Rabbi Yéchayahou Horowitz il y a quatre cents ans), et il croyait naïvement qu'il s'agissait des deux Tables de la loi que Moché avait rapportées du Ciel, écrites de la main de Dieu, se disant que peut-être, en partant en exil à Babylone, les bnei Israël les avaient pris avec eux. Il s'écria immédiatement, rempli de crainte : «Je paierai, je ne jurerai pas.»

Rabbi Moché 'Haïm lui dit : «Non. Tu t'es déjà engagé, malgré toi tu dois jurer.» Immédiatement il se leva et lui avoua qu'il n'y avait eu dans ses paroles pas la moindre parcelle de vérité.

LES ACTES DES GRANDS

Rabbi Yehonathan a donné une raison

Le gouverneur de l'endroit demanda à Rabbi Yehonathan Eibeschütz : «Vous m'étonnez, vous prenez sur vous des lois complètement illogiques, et qui n'ont aucun sens, comme ce que disent vos Sages, qu'un fruit qui est devenu véreux une fois séparé de l'arbre, si le ver en est sorti, il est interdit, alors que s'il est encore dans le fruit, il est permis.»

(Ce din figure dans le Choul'han Aroukh Yoré Déa 84, 4. Mais si le fruit est devenu véreux alors qu'il était encore sur l'arbre, le ver est interdit même s'il n'a pas quitté le fruit. Et s'il y a un doute à quel moment le fruit est devenu véreux, il est interdit, comme l'explique le paragraphe 7.)

«Quelle différence y a-t-il si le ver est sorti ou non, et quelle est la logique de la chose ? En fin de compte, c'est un ver !» Le gaon prit une cuiller propre sur la table, et dit au gouverneur : «S'il vous plaît, crachez dedans.» Il s'exécuta. «S'il vous plaît, ramenez la salive à votre bouche.» Le gouverneur refusa en disant : «Cela me dégoûte !» Le gaon lui dit : «Pourquoi est-ce que cela vous dégoûte ? Il y a un instant la salive était dans votre bouche, qu'est-ce que cela change maintenant qu'elle est dans une cuiller propre ?» Le gouverneur répondit : «Même si cette salive était dans ma bouche, à partir du moment où elle est sortie à l'extérieur, cela me dégoûte de la reprendre.» Le gaon lui dit : «C'est ce qui se passe avec le ver et le fruit. Tant que le ver est à l'intérieur du fruit lui-même, et n'en est pas sorti, c'est comme s'il faisait partie du fruit, et il ne dégoûte pas, mais une fois qu'il est sorti même une seule minute, il devient dégoûtant, c'est pourquoi il est interdit.» Le gouverneur lui donna raison.

A LA LUMIERE DE LA HAFTARA

«Je vous ai aussi donné mes Chabats pour qu'ils soient un signe entre Moi et vous pour que vous sachiez que Je suis Hachem qui vous sanctifie» (Yé'hezkel 20)

L'écriture appelle le Chabat un signe pour nous montrer combien il est important. C'est comme un artisan ou un commerçant qui installe une enseigne à l'extérieur de sa maison pour indiquer à tout le monde la nature de son métier. Tant que l'enseigne se trouve à l'extérieur de la maison, cela montre qu'il vit encore à cet endroit. Même s'il lui arrive parfois de voyager pendant quelques jours, il n'a pas encore quitté les lieux. Ce n'est pas le cas quand il enlève l'enseigne de là pour la fixer à un autre endroit. Cela prouve qu'il a déménagé définitivement et ne se trouve plus là du tout. C'est exactement la même chose en ce qui concerne le Chabat. C'est un signe qui témoigne que Hachem a créé le monde en six jours et s'est reposé le septième jour. C'est également un signe que le juif qui arbore cette enseigne pour lui-même (qui observe le Chabat) croit que Hachem a créé le monde et l'a renouvelé, qu'il est donc le maître de tout et que nous devons faire Sa volonté de toute notre âme et de toute notre puissance, car tout Lui appartient. Par sa foi en Hachem, il fait régner dans son cœur la sainteté de Hachem, c'est pourquoi même s'il lui arrive de transgresser l'une des mitsvot, le signe reste installé pour témoigner de ce que cet homme habite encore à sa première adresse, que la sainteté de Hachem se trouve en son cœur. Ce n'est pas le cas s'il se met à profaner le Chabat : alors l'enseigne disparaît et cela montre que son intériorité n'est déjà plus celle d'un juif qui croit en Hachem et que dans son cœur, il s'est déjà séparé de la sainteté de Hachem. C'est pourquoi les Sages ont dit qui quiconque profane le Chabat, c'est comme s'il reniait toute la Torah.

(Chem Olam 1)

TES YEUX VERRONT TES MAITRES

Le gaon Rabbi Ephraïm Navon zatsal, auteur de Ma'hane Ephraïm

Rabbi Ephraïm fut naquit dans la ville de Constantinople, où il étudia la Torah avec un ami de son âge, le gaon Rabbi Ya'akov Sasson, chez leur maître le Rav Alfanderi zatsoukal, et il continua à s'élever dans les degrés de la Torah et de la crainte du Ciel, avec une érudition et une perspicacité extraordinaires. Quand arriva l'âge du mariage, il épousa la fille du gaon Rabbi Yéhouda Irgaz zatsal, et partit en même temps que son beau-père pour Erets Israël où il s'installa à Jérusalem. Là, il se mit à s'isoler. Rabbi Ephraïm demeura dans l'isolement pendant dix ans, il étudia tout le Talmud avec concentration et pénétration, ainsi que les ouvrages du Rambam et le Beit Yossef. Alors son nom devint célèbre dans tout le monde juif.

Envoyé par le Rav Rosenheim, il quitta de nouveau Israël et retourna à Constantinople, où il fut nommé dayan, et devint même le Rav de la ville. A la même époque, il rédigea son célèbre ouvrage Ma'hane Ephraïm sur diverses halakhot, dont notre maître le 'Hida écrit que c'est un livre merveilleux d'acuité et de compétence. Et effectivement, il fut accueilli par tous ceux qui étudient, et qui jusqu'à aujourd'hui en discutent dans les yéchivot, et éditent également des commentaires sur Ma'hane Ephraïm.

On sent dans cet ouvrage son érudition et sa sagesse. On raconte même sur lui des merveilles, qu'il connaissait les Noms sacrés de Hachem, et utilisait la kabbala pour sauver les bnei Israël de leurs malheurs et de leurs maladies. Sa vie prit fin le 26 Nissan 5491, et il disparut vers la yéchivah céleste. La mémoire du tsadik est une bénédiction.